

ZANZIBAR

Pour moi

ce globe était fixe car éclairé ! je l'ai bien connu ?

Le cadeau d'anniversaire de mes dix ans me marqua durablement : un globe terrestre, de ceux qui, de bonne taille, éclairés de l'intérieur, tour-nent aimablement près du lit sous la douce pression de la main. Très vite, entre lui et moi, ce fut l'entente cordiale : chaque soir je l'interrogeais sur le monde et il me répondait par des noms de villes, de pays, d'océans qu'assurément je ne verrais jamais. De ce fait, certains de ces noms mystérieux devenaient précieux, comme des bijoux qu'on ne porte qu'en de très rares occasions, chargés qu'ils étaient d'une musicalité enchantée et d'un fort pouvoir d'évocation, celle de l'au-delà des horizons. Ainsi en allait-il de Chandernagor, de Montevideo, de Sumatra, d'Atacama, de Pondichéry... Et tous les soirs, avant de m'endormir, j'y revenais, me forgeant à jamais une vision assez fidèle du monde, fleuves, montagnes, déserts, tout en faisant chanter en moi chacun de ces mots chargés de rêve comme on ferait glisser dans sa bouche une friandise savoureuse.

Parmi ces noms, il en est un qui résumait toutes les délices et toute la vaillance que je leur prêtais. C'était Zanzibar. J'aimais ces trois syllabes, les deux premières tout en douceur, susurrées bouche presque fermée telles une invitation au repos ou à la volupté, la troisième clamée comme un appel à l'insurrection, présence éclatante et affirmation sans réplique : survie et virulence. Donnant plus encore de substance à ce Zanzibar mille fois répété s'ajoutait le peu que j'avais appris sur le caractère ambigu d'une île dont je ne comprenais pas si elle appartenait, géologiquement, à l'Afrique ou, politiquement, par sultanat interposé, au golfe persique. Tous ces ingrédients faisaient ainsi pour moi de ce mot l'un des plus beaux qui soit ; l'un aussi des plus chargés de mystère, et destiné à le demeurer.

Or, il y a peu, je suis allé à Zanzibar et son mystère s'est partiellement dissipé, opposant la réalité de cette île aux résonances profondes de son nom : hormis quelques portes sculptées de demeures ottomanes et un marché d'épices plein de senteurs, les rues étaient banales, les routes défoncées, les paysages plats, les plantations médiocrement tenues. C'était comme rencontrer une harengère dont on nous disait qu'elle a été la Sylvie de Nerval.

Pourtant, petit à petit, comme subrepticement, un prodige s'accomplit : la beauté du mot *Zanzibar* se mit à contaminer les lieux. Oui la douceur, celle des visages, oui la suavité des sourires, oui la clameur des garçonnets pieds nus tapant dans un ballon de guenilles, oui la virulence des contrastes de classe aussi criards que cruels. Imprégnée de longue date par trois syllabes, ma conscience avait perdu ses repères habituels.

Tout cela nous suggère que la beauté des mots, donc celle de nos langues, joue sa partie dans notre vision du monde. Il est donc dommageable que celles-ci soient égratignées, ou blessées dans leur logique. Les mots sont des pièces essentielles de notre héritage et l'on déplore d'assister à leur disparition¹, disparition des vocables rares d'une langue, disparition de tant de dialectes, voire de langues, au profit de quelques-unes seulement, victorieuses sans combattre². Ces naufrages qu'aucun chasseur d'épaves ne saura renflouer nous privent de sonorités uniques et irremplaçables, et plus encore de mille élégances qui affinaient nos représentations de la nature, des sentiments ou des idées.

Zanzibar nous rappelle que le patrimoine des mots est sans prix parce qu'*un trésor est caché dedans*. Ce trésor nous aide à percevoir le monde, sa variété, sa nature et en particulier sa beauté ; et à nous parler d'elle dans son espace propre, celui du charme, de l'harmonie et, surtout, de l'émotion.

¹ Encore faut-il que les mots ne véhiculent pas du non-sens. Ainsi des « Parcs naturels », qui sont tout sauf naturels puisqu'organisés par les hommes ; ou de l'Amazonie, « poumon vert de la planète », alors qu'un poumon dégage du gaz carbonique et qu'une forêt en absorbe. Déjà Confucius déclarait : « Si j'étais chargé de gouverner, je commencerais par rétablir le sens des mots. » Cf. Jean Sasnière, *in* : Paysans et société, n° 379, 2020, p. 53.

² Sur un patrimoine actuel de 5 000 langues vivantes, il en meurt environ 25 chaque année. « Comme les civilisations, les langues – qui sont peut-être ce que nos cultures humaines ont de plus vivant – sont mortelles et le gouffre de l'histoire est assez grand pour toutes. » Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Éd. Odile Jacob, 2000, pp. 9-11.